

# L'islam d'Éthiopie et les Saoudiens

*Hagai Erlich*

L'Éthiopie n'est plus « l'île chrétienne » en Afrique de jadis. Elle a été soumise à la révolution peut-être la plus radicale de son histoire. Elle ne se vit plus en état de siège, comme au plus profond pendant la dictature de Hailé Mariam Mengistu/Mängestu Hailä Maryam (1974-1991), en tant que civilisation isolée et « entourée de tous les côtés par les ennemis de la religion ». Au contraire, elle s'ouvre à sa propre diversité ethnique et religieuse et rétablit des liens intenses avec le Moyen-Orient voisin. L'islam et les musulmans investissent rapidement l'Éthiopie dans toutes ses dimensions sociale, économique et culturelle. Le pays a clairement changé de définition et le christianisme n'y jouit plus de cette hégémonie absolue qui fut sienne durant les seize siècles qui précèdent ; l'islam n'y est plus la religion des marges et des déshérités.

Mais dans quelle direction va l'histoire ? La montée de l'islam annonce-t-elle une pluralisation de la société, une diversification de la culture et la restauration d'une économie fondée sur le commerce, les échanges, la technologie et une dynamique internationale, donc un enrichissement de la « fabrique » nationale éthiopienne ? Ou anticipe-t-elle sur des conflits religieux, une bataille pour l'hégémonie politique et un nouvel avatar de l'antique confrontation entre islam et christianisme ? Difficile d'apprécier un tournant aussi récent. On peut d'une part se rassurer à partir de la longue tradition de tolérance relative en matière religieuse chez les Éthiopiens. Les dénominateurs communs ont souvent résisté aux épreuves de la différence entre les religions ; les identités ethniques, linguistiques et régionales ont été fréquemment plus déterminantes que celles qui relevaient de la religion. Les Éthiopiens ne dépendraient-ils que d'eux-mêmes, on

pourrait s'attendre à un mécanisme de transformation constructive. Or, le processus se combine étroitement à l'intégration du pays dans les réseaux culturels et stratégiques du Moyen-Orient, et l'extérieur va beaucoup peser.

Les États musulmans du Moyen-Orient et l'Éthiopie partagent une longue histoire chargée d'événements. L'Éthiopie a été le premier cas de « politique extérieure » de l'islam. C'est l'affaire du prophète Mahomet envoyant son premier groupe de disciples encore persécutés par les chefs polythéistes de La Mecque chercher asile chez le *najashi* (négus), l'islam définissant pour la première fois son « autre ».

L'histoire telle que la relatent les historiens musulmans de la période se déroule en deux actes principaux.

Mahomet raconte à ses premiers disciples (*ṣaḥāba*), en 615 après J.-C., qu'il y a en Éthiopie un roi juste « qui n'opprime personne » et leur enjoint de partir pour Axoum. Ils vont trouver refuge à la cour du *najashi* Ashama et celui-ci les protégera des Mecquois qui réclament leur extradition. Le négus ne devait pas simplement sauver l'ensemble de la communauté musulmane de l'époque, il protégea la *ṣaḥāba* et rendit maints services au prophète de La Mecque.

En l'an 628, donc beaucoup plus tard, Mahomet était solidement établi à Médine et initiait ses relations internationales. Il envoya des lettres aux monarques de Perse, de Constantinople et d'Éthiopie, aux souverains d'Égypte, de Syrie, comme à ceux de certains États de la péninsule arabe et leur demanda d'embrasser l'islam. Seul le *najashi*, rapportent les sources islamiques (en l'absence de sources éthiopiennes correspondantes), répondit positivement, déclarant comprendre la mission de Mahomet et vouloir accepter l'islam. Quand ce dernier mourut deux ans plus tard, le prophète pria comme s'il s'agissait d'un musulman défunt.

Le monde musulman a retenu de cette histoire un double message.

L'orthodoxie majoritaire allait mettre en exergue la première séquence, celle de la générosité et du juste *najashi* : l'Éthiopie méritait la gratitude et elle existait légitimement. Comme s'en était exprimé le prophète lui-même : « Laissez les Éthiopiens en paix, tant qu'ils vous laisseront en paix. »

Pour les juristes musulmans, l'Éthiopie était même le seul et unique cas de « pays neutre » (*dār-al-ḥiyyād*), exempté de *jihad*. Les musulmans du Moyen-Orient ne devaient pas se mêler des affaires de l'Éthiopie, à condition naturellement que les Éthiopiens ne maltraitent pas leurs musulmans. Mieux, les musulmans d'Éthiopie devaient vivre en paix sous un régime chrétien. C'est ce modèle ancien de régime non musulman accepté par des musulmans ordonné par le prophète en personne qui allait servir et continue de servir d'exemple aux musulmans modérés du monde entier, l'image du *najashi* à peau sombre qui s'était fait musulman incarnant surtout l'universalité de l'islam au-dessus des races.

La seconde séquence conforta au contraire pendant des siècles les avocats du militantisme anti-éthiopien. L'*Islām al-naḡāshī* faisait de l'Éthiopie une partie intégrante de la maison de l'islam (*dār al-Islām*). Le négus musulman aurait été trahi par ses généraux et ses prêtres qui l'avaient laissé mourir dans l'isolement. Dans ce contexte, l'Éthiopie constituait un premier échec de l'islam ; son histoire chrétienne était celle d'une trahison et n'avait pas de légitimité. Les chrétiens d'Éthiopie avaient empêché l'islam de se propager sur le continent africain et ils continuaient d'opprimer les musulmans. Aux yeux des radicaux, l'Éthiopie ne serait sauvée que par la restauration d'un souverain musulman. La thèse de l'*al-najashi* musulman – l'Éthiopie ne pouvant être gouvernée que par un musulman – allait tenir durant des siècles d'argument à ceux qui voulaient saper le système chrétien du pays et invitaient les musulmans de la Corne de l'Afrique à s'y emparer du pouvoir<sup>1</sup>.

L'opposition entre les deux formules a souvent été le sujet principal de débat interne en islam chaque fois que l'Éthiopie était à l'ordre du jour.

Le *mahdī* (disparu en 1885) du Soudan commença par mettre en œuvre une politique souple et prêcher celle du « laissez-les en paix » ; pour déclarer ensuite la guerre sainte à l'empereur Yohannès IV (1872-1889) et lui demander de se convertir à l'exemple du *najashi*. Une politique à laquelle son successeur le *kalifa* allait se conformer<sup>2</sup>.

Dès lors que l'Italie fasciste menaçait l'intégrité de l'Éthiopie en 1935, la dichotomie des approches divisa à nouveau le monde arabe : ceux qui s'identifiaient à la lutte des Éthiopiens recyclèrent l'instruction du prophète de les laisser en paix ; ceux qui espéraient que le fascisme installerait en définitive sur le trône d'Éthiopie un *najashi* musulman se rangèrent dans son camp<sup>3</sup>.

La discussion égyptienne qui se prolonge des Mamelouks (1250-1517) à Hosni Moubarak (1981) tourne autour de la même histoire et du même dilemme. Aucun doute : l'Égypte a joué le rôle principal parmi les États musulmans dans l'histoire de l'Éthiopie ; elle a été un facteur déterminant dans la formation du christianisme comme de l'islam éthiopiens ; son rôle est resté majeur dans presque toutes les évolutions du pays.

1. On se référera pour tout ce qui suit à mon *Ethiopia and the Middle East*, Boulder, en particulier au chapitre I, « Muhammad's Message 'Leave the Abyssinians alone' », p.3-20. Le personnage du *najashi* musulman ami de Mahomet allait également servir les thèses de ceux qui voulaient débarrasser l'islam de ses tendances radicales et renforcer son caractère de foi universelle dépassant les ethnies, cf. Bernard Lewis, *Race and Slavery in the Middle East : A Historical Inquiry*, New York, 1990. Cf. pour la discussion avec Lewis, *Ethiopia and the Middle East*, *op. cit.*, p.12-14.

2. *Ibid.*, p. 65-72, « Yohannes and the Mahdiyya : The legacy of radical islam ».

3. *Ibid.*, chapitres 8, « The Arabs, Mussolini, and the Abyssinian Dilemma » ; 9, « Pan-arabism, Arslan, and Conquered Ethiopia ».

La plupart de ses dirigeants, cependant, ont mené une politique éthiopienne plutôt pragmatique et souple. Le pays dépend du Nil et ils craignaient que les Éthiopiens n'interfèrent dans le cours du fleuve. D'où une conformation au « Laissez-les en paix », même si l'*Īslām al-naḡāshī* restait toujours tenu en réserve et en vigueur par les radicaux de façon à pouvoir servir en période de confrontation et de péril<sup>4</sup>.

L'Égypte allait néanmoins abandonner cette fonction centrale à l'Arabie saoudite. Le Caire avait ses raisons d'adopter un profil bas dans les affaires éthiopiennes. Ce sont les Saoudiens qui allaient se charger d'orienter les implications du monde musulman en Éthiopie dans les années 1990 et qui monopolisèrent de fait complètement le terrain au tournant du siècle.

La presse saoudienne révèle tout le dynamisme de l'entreprise. Il y a de l'argent saoudien derrière la renaissance actuelle de l'islam en Éthiopie : construction de centaines de mosquées et d'écoles coraniques, établissement d'associations de bienfaisance et d'orphelinats, diffusion de la langue arabe et traduction de la littérature, développement du pèlerinage aux Lieux saints (*hajj*), conférences de prédication, subventions annuelles aux nouveaux convertis, affirmation hautement significative de ce que les musulmans constitueraient une majorité écrasante dans le pays, etc. L'action des Saoudiens porte essentiellement sur les Oromo et les régions du centre et du sud de l'Éthiopie où l'islam a pu jouir selon les périodes historiques d'une certaine affirmation politique autour de la cité fortifiée de Harar (au centre-est) ; mais il est tout aussi clair que le cœur chrétien du pays est visé. Il y a un effort caractérisé dans le domaine de l'éducation et on veut répandre l'idée que l'objectif est ici de faire avancer l'ouverture et la démocratisation.

La presse, les ouvrages et diverses autres publications saoudiennes répandent l'idéologie qui sous-tend cet effort. Argument central : le christianisme, redynamisé par le même Occident impérialiste qui a colonisé le continent par le passé, menace à nouveau de marginaliser l'islam ; le combat pour la religion musulmane en Éthiopie est donc crucial pour la défense de celle-ci dans toute l'Afrique. Corollaire récurrent : une renaissance de l'islam, par nature tolérant, bénéficiera à la démocratie éthiopienne. Le wahhabisme, soit le fondamentalisme d'État en Arabie saoudite, qui ne s'accorde pas avec semblable conception, n'est pas promu ouvertement par les Saoudiens. Ce sont de nombreuses ONG qui contribuent à cet effort, la plupart d'entre elles sous l'égide de la Ligue islamique mondiale, *Rābiṭat al-'Alam al-Islāmī*, fondée en 1962 pour la diffu-

---

4. Cf. Haggai Erlich, *The Cross and the River – Ethiopia, Egypt and the Nile*, Boulder, 2002, singulièrement les chapitres 2, « Christianity and Islam. The Formative Concepts », p. 15-33 et 9, « Egyptian Concepts of Ethiopia, 1959-1991 », p. 145-182.

sion de la *da'wa* musulmane et de l'enseignement de l'islam, administrée par l'établissement religieux, mais appuyée, financée et promue jusque récemment par le gouvernement saoudien. Bien qu'elle fasse encore partie du système, la Ligue a pris la tête de l'aile plus fondamentaliste du pays dans les années 1990, défiant le régime sur le terrain de l'application plus rigide de la morale et de la loi islamiques et facilitant par là au moins indirectement la cause de l'islamisme et ses réseaux<sup>5</sup>.

## Les messages de l'histoire

Les premières années 1930 furent celles de la consolidation de l'Arabie saoudite et de l'Éthiopie en tant que théocraties. C'est 'Abd al-'Aziz III ibn Sa'ud qui donna son nom actuel au royaume wahhabite en 1932 après avoir étendu son pouvoir à toute la péninsule. Il était à l'époque le plus puissant souverain arabe et beaucoup voyaient en lui, au Proche-Orient, un candidat au califat et à la direction de toute la nation musulmane. Hailé Sélassié/Haylä Sellasé fut proclamé empereur à la fin des années 1930 et se fit le champion de l'approfondissement de l'antique alliance entre la croix et la couronne. En 1934, le roi musulman et l'empereur chrétien entreprirent un dialogue de voisinage<sup>6</sup>. Le conflit italo-abyssin éclata début 1935 : Mussolini menaçait de conquérir le pays, ce qui devait dans notre perspective bénéficier à la cause de l'islam et des musulmans. Ce fut le moment de vérité. Hailé Sélassié, acculé à la liquidation et craignant l'émergence d'une cinquième colonne à l'intérieur, se mit vite en demeure de redéfinir la position des musulmans en Éthiopie. L'empereur recherchait l'appui du Moyen-Orient à sa politique et envoya des missions diplomatiques dans toute une série de pays arabes. La confrontation entre fascistes et Éthiopiens allait placer les nationalistes arabes, égyptiens et musulmans du Moyen-Orient devant un dilemme majeur avec de vastes conséquences pour toutes les parties impliquées. Les Éthiopiens qui avaient conscience de la position centrale d'Ibn Sa'ud dans le monde musulman sollicitèrent à diverses reprises un traité symbole avec l'Arabie saoudite ou du moins quelque signe de solidarité ; il leur fallut se contenter de déclarations d'absolue neutralité. Mais, derrière ces bonnes paroles, les Saoudiens suivaient les recommandations des nationalistes arabo-musulmans les plus anti-éthiopiens et vendaient à Mussolini

---

5. Par exemple « The Muslim World League », <http://law.about.com/library/911/blmuslim.htm>

6. Cf. pour une analyse plus complète mon travail en cours sur l'histoire des relations entre l'Arabie saoudite et l'Éthiopie.

les chameaux dont il avait un besoin vital. L'Arabie saoudite fit donc partie des pays qui soutinrent en pratique l'effort de guerre de l'Italie fasciste.

La période de 1936 à 1948 fut celle de l'introduction de la dimension à proprement parler intérieure de l'islam éthiopien qui semblait s'affirmer alors en tant que facteur politique à proprement parler dans les relations entre les deux pays. Ce fut d'abord l'occupant fasciste (1936-1941), orienté vers la péninsule arabique, qui travailla à dynamiser l'islam dans toute la région. Ensuite, dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, la bataille autour de l'Érythrée et de la Somalie ex-italiennes relança la caractérisation anti-éthiopienne de l'islam. La ville de Harar, capitale historique des musulmans dans la Corne de l'Afrique, devint le centre de la repolitisation et de la renaissance de la religion musulmane. La communauté de Harar se divisa, pendant toute la période, entre deux camps. Le premier entraîné par nombre de gens qui avaient fait leur pèlerinage à La Mecque avec l'aide des Italiens essaya de mettre en place dans la ville une communauté wahhabite et d'amener Harar à la sécession. Le second, plus conforme à l'islam populaire traditionnel dans la cité, restèrent éthio-centrés et travaillèrent à la collaboration entre musulmans et chrétiens. C'est en 1947 que les wahhabites firent un dernier et vain effort pour établir un lien entre Harar et le nationalisme somali, de façon à parvenir à la séparation au nom de l'islam. L'histoire réelle de Harar, durant ces années, nourrie de rivalités et de complots, a laissé un héritage toujours à l'œuvre aujourd'hui dans la compétition entre les valeurs « éthiopiennes » et wahhabites.

Dans notre perspective, la période qui va de la fin de la Seconde Guerre mondiale à l'écroulement du régime impérial en 1974 reste marquée par un affaiblissement de l'islam en tant qu'identité politique tant en Éthiopie qu'au Moyen-Orient. Les années 1950 et 1960 sont celles du zénith du pouvoir impérial d'Hailé Sélassié en tant que souverain chrétien. Les musulmans d'Éthiopie qui s'opposaient alors à la centralisation politique et culturelle le faisaient majoritairement au nom de la révolution arabe, pas en celui de l'islam. Le mouvement arabo-érythréen, question majeure pour l'Éthiopie, s'orientait vers les révolutionnaires panarabes du Moyen-Orient : nassériens, Baath et autres forces qui menaçaient également à l'époque le royaume islamique d'Arabie saoudite. D'où l'émergence d'une solidarité royale entre les deux monarques ; même si semblable solidarité ne devait pas résister aux épreuves des contentieux islamo-chrétiens. L'Éthiopie impériale s'appuyait sur des experts israéliens pour sa sûreté et l'entraînement de ses forces armées ; les Saoudiens combinèrent les promesses d'ordre financier et les pressions diplomatiques pour que Hailé Sélassié s'en débarrasse. On peut dire que le chaos survenant dans l'armée fin octobre 1973 une fois les conseillers israéliens écartés, ainsi que la négligence brutale des Saoudiens à remplir leurs promesses (sauf à ce que les fonds contri-

buent à la promotion de l'islam en Éthiopie) ont eu une large part dans le putsch militaire qui allait débiter en février 1974 et mener rapidement au renversement du dernier empereur éthiopien. La dictature de Mengistu Hailé Mariam allait se caractériser par une hostilité et diabolisation mutuelle. Le dictateur commença par introduire l'égalité des religions, ce qui semblait à l'origine bénéficier à l'islam. Mais il ne tarda pas à réprimer tant le christianisme que l'islam. Une volonté d'éradication de la religion qui se révéla désastreuse, les méthodes communistes ne faisant qu'exacerber les vieux problèmes : isolationnisme culturel et conflits internes. Après la réouverture du canal de Suez en 1975, la mer Rouge devint pour un temps le centre de tensions internationales qui culminèrent avec la Guerre d'Ogaden (1977-1978) et une bataille de Harar qui allait réactiver les contentieux islamo-chrétiens. En Éthiopie, de nombreux régimes moyen-orientaux passaient pour arriérés et les nouveaux riches saoudiens étaient dépeints comme le dernier ennemi féodalo-capitaliste. Les Éthiopiens, à la fois communistes et néocroisés, ne valant guère mieux aux yeux de ces derniers. Dans les années 1980, le foyer stratégique de la région allait se déplacer de la mer Rouge vers le golfe Persique et la nécessité contraignit Mengistu à tolérer tant les chrétiens que les musulmans, mais la diabolisation réciproque ne s'en trouva que médiocrement tempérée.

Notons simplement que les pères de la *wahhābiyya*, Tāḳī al-Dīn Aḥmad' Ibn Taymiyya (mort en 1328) et Muḥammad 'Abd al-Wahhāb ne mentionnèrent jamais le message de bienveillance et rangeaient plutôt les chrétiens d'Éthiopie parmi les pires ennemis de l'islam<sup>7</sup>. Il convient cependant de signaler que leurs héritiers du XX<sup>e</sup> siècle ont fait preuve de plus de souplesse et même adopté à l'occasion une attitude amicale à l'égard de l'« autre » noir chrétien, surtout dès lors que les objectifs de leur souverain l'exigeait. Mais l'impression demeure que parmi les interprètes de l'héritage musulman en Arabie saoudite la voix de ceux qui vont dans le sens de la victoire de l'islam est de loin la plus puissante<sup>8</sup>.

Ce sont cette longue histoire et les idées esquissées dans ce cadre qui permettent de comprendre les questions majeures de l'Éthiopie actuelle. L'ouverture économique et culturelle du pays en 1991 a coïncidé avec le retour du riche voisin saoudien en tant que facteur déterminant. D'une part, les Saoudiens investissent dans l'économie ouverte du pays et contribuent à élever le niveau d'éducation des musulmans au nom de l'antique tradition de respect et de bien-

7. Le premier en faisait un modèle d'hérésie, cf. Ibn Taymiyya, *Šarḥ al-'umda fī al-fik*, Riyad, 1413H (1992), vol. 4, p. 427.

8. Cf. par exemple 'Alī Cheikh Aḥmad Bakr, membre du département d'Études islamiques à la King Sa'ud University de Riyad, *Ma'ālīm al-hijratayn 'ilā 'arḍ al-ḥabaša*, Riyad, 1993, p. 181, 256 : l'Éthiopie dont le monarque s'est converti fait partie de l'islam ; c'est le puissant clergé qui a empêché l'islam de reconquérir le pays.

veillance envers le « pays du *najashi* ». D'autre part, les cercles plus intégristes d'Arabie saoudite et les islamistes radicaux œuvrent clairement à la victoire de l'islam en Éthiopie et se réclament ainsi de l'autre branche de l'héritage. Des réseaux terroristes animés par ces milieux et par la représentation d'une Éthiopie illégitime sont connus pour leurs activités dans toute la Corne de l'Afrique et dans le pays.

Quant aux musulmans d'Éthiopie eux-mêmes, ils sont pris en tenaille : ils font partie de l'« empire chrétien » mais sont également sensibles aux influences, messages et implications de leurs coreligionnaires au Moyen-Orient. Ils se sont cependant aussi forgé leurs propres représentations et idées. Vont-ils suivre le message originel de l'islam et accepter leur État, si tant est que celui-ci soit « juste » ? Ou se ranger au projet d'*al-najashi* musulman et aspirer à la victoire de l'islam politique en Éthiopie ? La majorité des musulmans éthiopiens continuent apparemment d'adhérer à l'islam flexible traditionnel de la région et de s'identifier prioritairement à l'Éthiopie. Par contre, une minorité significative semble avoir adopté l'islam politique radical et ne plus se satisfaire de l'Éthiopie, même dans le cadre pluraliste qui est le sien aujourd'hui ; les adhérents de ce courant, la plupart du temps clandestin, se nomment eux-mêmes wahhabites. À voir comment ce débat sur la nature de l'islam et de la réponse adoptée par les chrétiens évoluera.

Qui l'emportera du courant « éthiopien » (*al-Aḥbāṣ*), basé à Beyrouth et bénéficiant d'un réseau planétaire, qui prône la coexistence pacifique entre musulmans et chrétiens au Moyen-Orient, en Europe, en Amérique et partout dans le monde, ou de ses rivaux wahhabites qui lui reprochent – Internet, pamphlets, ouvrages, sermons, *fatwa* – de dénaturer l'islam ? Le conflit tel qu'il s'illustre dans la rivalité entre le cheikh 'Abdallah al-Ḥarārī (actuellement au Liban) et *Hajj* Yūsūf al-Ḥarārī (actuellement en Arabie saoudite) et qui s'est développé durant les sept décennies précédentes est en réalité de nature mondiale.

*Traduit de l'anglais par Rosa Burns*